

Un aller-retour pour déposer des dons et rapatrier 17 Ukrainiens

MONS/DOUR

Huit Montois ont rallié la frontière ukraino-polonaise, à 1 650 km de chez nous.

C'est rincés par 3300 kilomètres de route que Pierre Degand et sept autres Montois et Borains sont arrivés ce lundi en fin de matinée sur la place de Dour. Fatigués, mais heureux d'un périple profondément humain puisqu'ils ont ramené avec eux 17 Ukrainiens, des seniors, des femmes et des enfants qui avaient fui la guerre. 17 personnes en détresse qui ont accepté de suivre 8 inconnus qui ont pris la route vendredi dernier pour un aller-retour à Lisia Góra, Pologne.

Pour Pierre, tout a commencé par l'envie d'aider un ami investi dans l'association Namur Solidarité Ukraine, qui cherchait un moyen pour transporter des dons. "Je me suis dit que ce serait quand même dommage de partir avec une camionnette remplie et de revenir à vide. J'ai un van pour transporter des gens et j'ai trouvé qu'il serait utile de profiter du trajet pour rapatrier des réfugiés", explique-t-il. Un Montois qui a mis sur pied un système de rapatriement le met en contact avec Darina,

une Ukrainienne vivant à Boussu qui dispose de nombreux contacts là-bas. "On s'appuie sur des structures qui font très bien ce qu'elles ont à faire et nous nous occupons du transport." Pour financer le déplacement, Pierre a lancé un appel aux membres de son réseau Sequoia Ways, réunissant des personnes retraitées. "Le trajet de 4 camionnettes a représenté un coût de 2400 €."

"Un centre commercial transformé en camp de réfugiés."

Sur place néanmoins, tout ne s'est pas passé comme prévu. Si les dons ont été normalement acheminés et pris en charge à la frontière par des Ukrainiennes, le retour avec les réfugiés fut assez improvisé. "Des rendez-vous avaient été fixés par Darina, qui appelle les gens et les rassure sur nos intentions. Mais beaucoup de rendez-vous ont été annulés: il n'y avait plus que 7 personnes pour une capacité de 22. Les Russes font beaucoup d'in-

tox sur les réseaux sociaux, affirmant que les réfugiés seront parqués comme du bétail et la Belgique était notamment épinglée." Le groupe se scinde alors en deux, un convoi partant avec ces 7 personnes direction la Belgique, l'autre passant par un camp de réfugiés pour proposer un lift. "C'était un centre commercial, comme les Grands Prés, trans-

formé en camp de réfugiés. Il a fallu donner confiance aux femmes, qui avaient quatre hommes en face d'elles. On appelait Darina, qui s'exprimait en ukrainien et les rassurait." 10 personnes et 2 chiens ont finalement embarqué pour un premier transfert. Ces 17 personnes seront hébergées à Dour, notamment par des habitants. "On entend reconduire l'opéra-

tion car on a reçu des dons pour pouvoir refaire au moins 2 trajets." Mais cela dépendra de la réactivité des communes et des capacités de logement. Outre un appui logistique, le Réseau Séquoia veut proposer des activités sociales aux réfugiés, leur permettre de se retrouver... L'aide ne fait que commencer.

Ugo Petropoulos



■ Huit Montois ont rallié la frontière ukraino-polonaise, à 1 650 km de chez nous. © DR

Le cinéma belge s'envoie en l'air au FIFM

MONS

Adèle Exarchopoulos en hôtesse de l'air est à l'affiche d'un film franco-belge.

Le Festival international du film de Mons, c'est un projecteur vers le cinéma mondial. Mais c'est aussi une vitrine du cinéma belge puisqu'il programme cinq productions ou coproductions de notre plat pays, présentées en avant-premières.

Dans ce cadre, *Rien à foutre* était présenté dimanche soir en présence de ses réalisateurs Emmanuel Marre et Julie Lecoustre. Le long-métrage met en scène Cassandre Wessels, hôtesse de l'air hutoise d'une

compagnie à bas coût (ressemblant très fortement à Ryanair), qui vit sa vie au jour le jour et semble n'en avoir... rien à foutre du reste.

"Rien à foutre, c'est une sorte de motto, d'autoconviction, explique Julie Lecoustre. Quand on l'entend aujourd'hui, c'est à chaque fois dans des situations où les jeunes qui le clament en ont en réalité tout à foutre, comme cela se lit sur leur visage. C'est un peu comme de dire 'même pas mal' alors qu'en réalité, ça nous blesse profondément. Quand on réfléchit à qui

arrive à n'en avoir rien à foutre, ce sont certaines compagnies aériennes low cost ou des entreprises vis-à-vis de leurs usagers et de leurs employés. Il y a aussi le risque de juxtaposer plein de 'rien à foutre' individuels qui, en boomerang, pourraient créer une société qui n'en aura rien à foutre des individus. Et ça nous inquiète doucement."

À travers le parcours de Cassandre, les réalisateurs ont voulu montrer les travers d'une société de la flexibilité à outrance, "dans laquelle on nous engage sans cesse à bouger, poursuit Emmanuel Marre. On est dans un monde du pur présent, comme on le voit sur les réseaux sociaux". Un monde dont l'héroïne se pro-

tège par une attitude je-m'en-foutiste, "mais où elle n'a pas vraiment le choix en fait. On est plus dans de la lucidité que du nihilisme. On vit dans un monde où tout nous pousse à nous détacher et le film parle aussi de cette dimension de détachement et d'attachement", poursuit Julie Lecoustre.

Pour incarner l'hôtesse de l'air, Adèle Exarchopoulos, actrice tendance du cinéma français. "Il n'y a pas eu d'obligation de casting. On a d'abord cherché une vraie hôtesse de l'air ou un visage peu connu. Mais quand on nous posait la question de prendre une célébrité, son nom n'était jamais énoncé. Et pourtant il y a une dualité chez elle: c'est une comédienne

connue que l'on voit à la tête de tous les magazines, sur les réseaux sociaux... Et puis il y a la jeune femme avec ses douleurs, sa tristesse, sa vitalité, qui a une capacité immense à changer rapidement d'émotion."

Adèle Exarchopoulos "a aimé participer à un tournage avec cinq personnes sur le plateau, sans loges, sans maquillage, sur des lieux qui ne sont pas bloqués, dans de vraies fêtes, dans des aéroports sans autorisation, dans de vrais vols... Elle a accepté de se plonger complètement dans le métier et l'énergie du film". Le film sortira officiellement ce mercredi et sera de retour sur les écrans montois dès le 20 mars, au Plaza.

U.P.